

Gérard LECLERC : L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales. Paris, Seuil, 1979, 363 p.

Serge Genest

Problèmes urbains

Volume 4, numéro 1, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000958ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000958ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Genest, S. (1980). Compte rendu de [Gérard LECLERC : L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales. Paris, Seuil, 1979, 363 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 4 (1), 195–197. <https://doi.org/10.7202/000958ar>

boran un lien intime entre guerre et virilité, le fait de tuer à la lance étant en quelque sorte pensé comme un gage de vigueur sexuelle. Ainsi un prétendant qui n'avait pas encore tué pouvait avoir des difficultés à obtenir la main d'une jeune fille. Inversement les héros du jour s'attiraient les faveurs secrètes des femmes mariées. D. Turton rapporte (p. 199), quant à lui, que chez les Hamar — pasteurs ennemis et voisins des Mursi et des Boran — les jeunes filles refusaient souvent les avances sexuelles des jeunes guerriers qui n'avaient pas mérité le statut de tueur. On pourrait aisément multiplier les exemples en consultant l'ensemble de la littérature ethnographique sur l'Afrique orientale.

On trouve par ailleurs dans l'ouvrage certaines indications voulant que tuer un ennemi revenait à s'approprier sa vitalité ou encore à accroître la puissance sexuelle et procréatrice du tueur (cf. Baxter, p. 69; Almagor, p. 124; Fukui, p. 170, pp. 175-176; Turton, p. 181). Si l'on veut faire progresser les recherches sur la guerre en milieu pastoral est-africain, c'est, à mon sens, l'ensemble des implications idéologiques du statut de tueur — lequel ne correspond pas tout à fait à celui de guerrier — qu'il faut se fixer comme tâche d'éclaircir.

Robert Hazel
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Gérard LECLERC : *L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*. Paris, Seuil, 1979, 363 p.

L'ouvrage de Leclerc se situe dans le prolongement — sans en être la suite — d'un volume qu'il a publié en 1972, *Anthropologie et colonialisme* (Paris, Fayard). Mais alors que cette première publication s'attachait spécifiquement à dépeindre le contexte dans lequel était née et avait évolué l'ethnologie, ce second volet de la réflexion de Leclerc s'adresse à cette dernière plutôt pour situer la sociologie. C'est du moins l'impression qui reste une fois terminée la lecture de ce livre.

L'observation de l'homme porte en sous-titre : « Une histoire des enquêtes sociales ». En fait, il s'agit d'abord et avant tout de situer dans le temps comment se sont développées les études de sociologie. Comme l'auteur l'indique clairement dès l'introduction de son ouvrage, ce travail se divise en deux grandes parties : « La première concerne l'observation des groupes et analyse, sur une période allant de 1800 à nos jours, l'objet anthropologique conçu de façon statique, à différents moments et dans différentes situations : classes sociales et groupes ethniques » (p. 8). Leclerc se limite lui-même aux travaux anglais et français de la période qu'il étudie et y ajoute les recherches américaines pour la période contemporaine. Quant à la seconde partie, « consacrée à l'observation des processus, (elle) reprend l'essentiel des points abordés dans la première partie, mais analyse l'objet anthropologique du point de vue dynamique (les tendances, les trends) » (p. 9).

C'est dans la première section de son ouvrage pour l'essentiel que Leclerc met en rapport ethnologie et sociologie. Un des arguments principaux qu'il élabore consiste à caractériser le premier champ de recherche comme observation des indigènes et le second comme observation des indigents. Les conditions dans lesquelles se construit la pratique ethnologique entre le 16^e et le 19^e siècles permettent de créer un discours sur la distanciation culturelle comme moyen d'observation privilégié : pierre angulaire de l'ethnologie classique. Mais, en même temps que cette dernière propose un regard de l'extérieur, la sociologie marque sa spécificité en fondant des propositions sur une distanciation de classe.

Ce seront des observateurs privilégiés, des bourgeois qui se pencheront sur les conditions de vie des classes défavorisées, sur les pauvres. Ce déplacement atteindra un point culminant lorsqu'au début du 20^e siècle, on consacra l'intérêt des groupes « marginaux » pour les sociologues en adoptant les méthodes d'observation des indigènes avec les ouvriers (pensons à *Yankee City* et à *Street Corner Society*). « Alors le regard ethnologique fera son entrée en sociologie » (p. 56).

Un autre thème que développe Leclerc en rapport avec l'observation sociale, c'est le caractère « utilitaire » que ces sciences nouvelles adoptent dès le point de départ. L'auteur est ainsi amené à distinguer entre *technés* ou technologies et *théorias* sociales. La seconde partie de l'ouvrage, centrée sur l'examen des conditions sociales qui ont permis l'utilisation de la statistique criminelle et sanitaire peu avant la première moitié du 19^e siècle, ainsi que les « indicateurs sociaux » apparus dans les années 60, montrent justement le sens et la portée de l'intervention de la technologie sociale. Comme le note très justement Leclerc, les technés sociales se donnent pour but de résoudre les problèmes sociaux. « Un problème social est 'résolu' dans la mesure où il n'apporte plus d'incertitudes aux acteurs dominants, aux pouvoirs... » (p. 14). C'est sous cet éclairage qu'il faut voir la naissance et la construction progressive des enquêtes en France et en Grande-Bretagne en particulier qui furent à l'origine des multiples études fabriquées sur ce même modèle depuis cette époque.

En citant *African Political Systems* de Radcliffe-Brown et Fortes, l'auteur entend démontrer que cette production marque justement le passage de la techné à la théorie sociale. En fait, ce recueil d'études de terrain fait par des ethnologues ayant joui de l'implantation coloniale et commandités dans leur recherche en vue de faciliter la « pacification » des populations sous observation, était également l'occasion pour ces chercheurs de mettre en place un certain nombre de réflexions théoriques à partir de la constatation que, de toute façon, leurs travaux ne seraient pas pris en considération par les autorités coloniales.

C'est en s'appuyant sur le caractère d'intrusion de l'observation que Leclerc élabore son idée principale sur la position de dominant de l'observateur : l'ethnologue européen que sa position d'occidental favorise et le bourgeois que sa position de classe privilégiée dans l'observation du pauvre. L'un et l'autre peuvent s'adonner à leurs enquêtes impunément dans la mesure où l'indigène et l'indigent n'ont d'autre choix que d'accepter ce prélèvement d'information à leur sujet.

Quelles impressions se dégagent à la suite de la lecture de cet ouvrage ? Premièrement, le texte de Leclerc fournit plusieurs pistes originales de réflexion. C'est peut-être d'ailleurs un des aspects qui empêche d'en rendre compte adéquatement. De ce point de vue, la lecture en est très stimulante. Par exemple, les remarques sur les conditions d'apparition de la méthodologie de l'observation la liant à un seuil d'information qui doit être atteint pour que celle-ci se développe (pp. 48-50). Aussi la réflexion sur le rapport entre ethnologie et sociologie, le passage de l'assimilation de leurs objets (présente au 19^e siècle) à une homologie dans les conditions d'observation. La sociologie comme « endo-ethnologie » (pp. 74-77). Ou encore les remarques sur la dynamique de l'observation interventionniste, dans laquelle l'intervention permet de solutionner des problèmes mais en soulève d'autres, nouveaux, qui exigent d'intervenir à cet endroit et ainsi de suite (p. 194). Enfin l'analyse de la position qu'occupe la presse écrite à partir du début du 19^e siècle dans les enquêtes sociales : son rôle de diffuseur, de producteur et de collecteur d'enquêtes (pp. 196-198). Cette liste pourrait s'allonger encore.

Par ailleurs, on ne peut prétendre que l'auteur traite d'idées tout à fait neuves. Les commentaires entendant faire une histoire sociale des enquêtes sociologiques sont de plus en plus nombreux et les mêmes éléments y sont présentés : la situation privilégiée de l'observateur, son rattachement au colonialisme dans le cas de l'ethnologue, même les

faits qui composent le paysage historique dans lequel baignent les différentes sciences sociales sont autant d'aspects sur lesquels on revient maintenant sans cesse (cf. Bourdieu, Panoff, pour ne citer que deux exemples au hasard). Cela aussi est un conditionnement de l'histoire de nos disciplines ! De caractère répétitif de certaines citations tirées de la documentation sur laquelle s'appuie Leclerc ajoute encore à l'impression de difficulté de sortir des thèmes déjà établis de l'histoire de la sociologie et de l'ethnologie. Cependant, c'est la manière dont cette histoire est abordée et traitée qui rend ce livre intéressant. Bref, c'est moins par ses arguments principaux que par les réflexions en marge de ceux-ci que *L'observation de l'homme* retient l'attention.

Cependant, les anthropologues ou les ethnologues regretteront peut-être de voir l'ethnologie servir davantage de miroir pour penser l'histoire des enquêtes sociologiques et ne rien trouver de nouveau sur les conditions de la production de leur propre discipline. Enfin, il semble difficile à un anthropologue de terrain de se laisser emporter par les propositions sur la nature de l'entrevue et le rapport entre entrevue et « observation participante », présentées dans le chapitre 5 de la première partie intitulé : L'inégalité entre les hommes. Tout en voulant soumettre ces deux techniques à une approche plus générale de la communication — ce qui est tout à fait légitime — Leclerc est amené à créer des dichotomies qui ne rendent pas compte de la réalité de l'utilisation de ces techniques, semble-t-il.

L'auteur caractérise d'abord l'entrevue comme un instrument de *contrôle* (une inégalité entre les interlocuteurs) pour l'obtention d'informations, en même temps qu'une situation d'*échange* (plaçant observateur et observé sur un pied d'égalité). Dans ce contexte d'entrevue, le premier type de rapport est dit de « communication fonctionnelle » et le second, de « communication symbolique ». Cette dernière dichotomie mériterait déjà d'être nuancée car elle tend à présenter l'entrevue de façon plutôt statique. Mais Leclerc va plus loin. La communication fonctionnelle serait l'expression des « contraintes économiques » et la communication symbolique celle de la « nature du système social ». Cet emboîtement successif du plus simple au plus complexe est peut-être satisfaisant pour l'esprit mais laisse ethnologue ou sociologue de terrain songeurs. Par exemple, les sociologues de la santé qui travaillent auprès des médecins n'exercent pas le même contrôle dans la prise d'information que celui qu'on peut imaginer avec d'autres informateurs et ne sont pas en situation d'« échange » nécessairement. Ou encore aurait-il fallu expliciter davantage ce que sous-entendent ces propositions lapidaires (cf. p. 117 et sq.).

En résumé, *L'observation de l'homme* est une synthèse originale qui se situe dans un courant de réflexion où se multiplient les travaux et dans lequel l'éclairage adopté par un auteur plus que les éléments d'information peut faire toute la différence.

RÉFÉRENCES

BOURDIEU

1976 « Les conditions sociales de la production sociologique : sociologie coloniale et décolonisation de la sociologie » : 416-427, in *Le mal de voir*. Coll. 10/18, Paris: Union générale d'Éditions.

PANOFF

1977 *Ethnologie, deuxième souffle*. Paris: Payot.

Serge Genest
Université Laval